CARTE, TERRITOIRE… RECITS

Exposition du 26 mars au 16 avril 2015 – Espace Pouillon
Ouvert du lundi au vendredi de 11 à 17 h – Vernissage le jeudi 26 mars de 17 à 20h 30
Aix-Marseille Université — Site Saint-Charles-Marseille
Exposition organisée par la Mission culture AMU et les étudiants du M2 recherche (option arts plastiques) du master arts (resp. du projet Jean Arnaud)

La carte est une représentation codée et régulée d'un espace géographique (un territoire), et les artistes s'emparent de son caractère documentaire comme de l'imaginaire qu'elle suscite afin d'élaborer leurs œuvres et leurs récits. Cette exposition présente les travaux de seize étudiants, produits lors d'un workshop organisé au 1er semestre 2014-15 à l'initiative de Jean Arnaud[1]*. Il proposait de réfléchir sur les nouveaux enjeux du récit par rapport à la perception actuelle des notions de territoire, de carte et de plan, qui se sont déplacées récemment sous l'influence conjuguée de la mondialisation, de la numérisation générale des données, de la rapidité de circulation de l'information ou encore des pratiques participatives.*

Il s'agit ici de questionner les possibilités d'appropriation et/ou de représentation des territoires que nous fréquentons réellement ou virtuellement. Les étudiants ont mis plastiquement en œuvre le cartographique par rapport à leur fréquentation de territoires variés. Ils ont interrogé la limite entre l'abstraction codée de la carte et ce qui relève du parcours réel ou projectif d'un spectateur/acteur dans un territoire.

On peut percevoir à travers certaines productions une expérience du territoire et une utilisation de la carte telles que les artistes modernes les ont inventé au XXe siècle ; mais on perçoit également dans ces travaux l'influence des nouveaux services de géolocalisation en ligne. Cette exposition envisage encore sous un angle critique les nouvelles stratégies politiques visant à réguler, à dominer ou à conquérir les territoires. Les récits visuels présentés brouillent souvent les pistes, désorientent le spectateur/acteur pour l'inciter à prendre lui-même position par rapport à ces nouvelles définitions de la carte et du territoire.

EXPOSANTS :

Michael BARTOLOME, ***Faire les courses !***, 2014-15, vidéo.
Devenez vous-même ! Choisissez votre sexe, votre nom, votre religion, votre métier, votre style vestimentaire, votre alimentation. Aux injonctions d'une société occidentale qui pousse à l'individualisation à tout prix, s'ajoute une mentalité du complot déjà énoncée par Orwell dans *1984*. Dans un tel contexte, on opposera à ce mode injonctif de faire confiance en sa propre expérience des choses, en espérant éviter toute manipulation.
En transposant cette réflexion à nos déplacements habituels dans un territoire donné, *Faire les courses !* propose, à travers une performance filmée, d'optimiser cette action apparemment anodine d'aller faire ses courses…

Luz CARDONA,
-Sans titre, 2011-2012, rectangle de terre (100x190 cm), carte de la Colombie (84 x118cm), images sérigraphiées, tampon encreur, bois, fiches polystyrène, scotch ; archives photographiques (époque de la violence années 1950-1960).
-Sans titre, 2015, 250x213cm, impression encre sur papier, dessin réalisé à partir d'images d'archives (journeaux *El Espectador* et *El Tiempo*, 1989-1993, Bogota, Colombie).
Je suis Colombienne et mon travail artistique prend comme point de départ le conflit armé qui caractérise mon pays d'origine depuis des générations. La question de la représentation du conflit, de la guerre et de la mémoire hante mon travail. Comment représenter le conflit ? Comment parler de la mémoire ? Comment le représenter sans tomber dans l'image-code, dans le cliché, loin de la vocation émotive liée à ce type de représentations ? C'est d'autant plus difficile qu'aujourd'hui nous sommes submergés par un flot d'informations et de représentations des conflits et de la guerre.
La réponse définit un territoire plastique. Le mot territoire désigne pour moi, au-delà d'un endroit géographique spécifique, un lieu affectif. Ma démarche crée un territoire mental et affectif attaché à un territoire spécifique et réel (la Colombie). À travers l'expérience artistique, j'exprime mon incompréhension vis-à-vis de mon pays, de son histoire

[1] Nous tenons à remercier vivement les deux artistes / enseignants invités, pour leur participation très dynamique et constructive auprès des étudiants : Anna Guillo (univ. Paris 1 Panthéon-Sorbonne) et Bruno Goosse (ARBA – Bruxelles, Académie Royale des Beaux arts).
Voir http://lafindescartes.net/

(*mon* histoire), de la violence et de l'indifférence qui le caractérise. Elle me donne aussi la possibilité de regarder autrement cette réalité, de réfléchir à d'autres moyens de confrontation et de réflexion sur le conflit.
luzbibi66@yahoo.com

Mélissa CARTEREAU, *Cartographie de la survivance*, 2014, installation murale (peinture et textes, techniques mixtes…), dimensions variables.
En s'imprégnant de la mémoire d'un de ses ancêtres durant la Deuxième Guerre Mondiale, Mélissa Cartereau veut nous faire partager un récit *par* l'absence. L'œuvre se présente sur deux pans de mur en angle. A droite un tableau créé d'après une ancienne technique japonaise, la marbrure, qu'elle intègre à des fragments d'images disposés tout autour. A gauche, un tableau de forme concentrique présente des traces écrites dans les années 1990. Les différents fragments sont disposés afin de dialoguer les uns avec les autres.
Par le jeu des traces et de l'effacement des images, le spectateur est invité à se projeter à travers différents espaces-temps, à faire corps avec l'œuvre. « Les choses se passent comme si un immense courant de conscience avait traversé la matière » (Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, 1919).

Baptiste COSSET, Camille PAUTHIER et Hajara LEDLUM, *La ruine, un présent suspendu*, 2014, installation vidéo.
La ruine, ici considérée comme miroir d'une société et comme prisonnière de sa ville natale, reflète ce que chacun veut bien y trouver lorsqu'il y prête attention.
Tout commence par une marche maladroite et sans réel but au sein d'un édifice post-moderne et inconnu. La rencontre du corps et de la matière entropique engendre une expérience du lieu par le mouvement, le son et l'image.
Dans cet espace, l'homme se met inconsciemment en quête d'une trouvaille, aboutissement éventuel d'une exploration non préméditée. L'expérience esthétique concerne ici le comportement de l'individu immergé dans un lieu oublié qu'il ré-anime dans l'immensité de la ville. Il s'agit de mettre en pause le processus de désagrégation matérielle du lieu pour y réaliser un ultime acte plastique.

Bénédicte GAILLARD, *A la fin de la partie, le Roi et le Pion retournent dans la même boîte…*, 2014-15, installation murale, dimensions variables.
La carte est pour moi l'écriture de la simultanéité d'un ici et d'un maintenant ; cette écriture relève d'un montage que certains appelle fiction, et qui n'est autre que ma carte. Celle-ci s'appuie sur les œuvres de Lewis Caroll *Alice aux pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir*, avec lesquelles je joue ici et là sur un mode citationnel.
Ce travail se présente comme un maintenant que seul l'énigme connaît. La solution est à *dissoudre* et mon récit doit être appréhendé comme un flux de l'esprit ; l'histoire quant à elle s'occupe de vous.
Je présente une carte de jeu, sur laquelle j'ai dessiné les indices de mon exploration géo-morphique. L'histoire et la géographie vont de pair avec l'intention, car l'objectivité ne saurait être représentée sur une carte. Celle-ci donne toujours à voir en elle, comme en dehors. Vous entendez ?
Alors Arrive !

Malice, pour vous écrire.

Alice IFERGAN, *Comment les Inuits font-ils sécher leur linge ?*, projection vidéo
Rêves d'ailleurs, destinations inconnues qui ont tout à promettre... Des personnes d'origines et d'âges différents me décrivent l'endroit où ils auraient toujours rêvé d'aller. Certains d'entre eux, encore jeunes, attendent patiemment le jour du voyage ; d'autres, déjà trop âgés, laisseront vivre à jamais les images mythifiées de ces pays. Petit à petit, les noms géographiques s'effacent pour laisser l'utopie prendre le dessus sur la réalité. Bon voyage!

Candide MOUIS et Martina TONELLI, *L'Exposition : mode d'emploi*, première étape : du 18/09/2014 au 26/05/2015
Maquette : plein de petites choses.
Brochure : A4, encre.
Ceci est un jeu d'esprit mettant à l'épreuve la sagacité de l'interlocuteur qui doit trouver la réponse à une interrogation dont le sens est caché sous une parabole ou une métaphore.
Maud OZIEMBLOWSKI, *Kupari*, 2014, 5 tableaux format 10P (55 x 38 cm), peinture acrylique et huile sur photographie numérique.
À partir des années 1920, Kupari était une station balnéaire prisée du littoral croate, composée d'une large gamme d'hôtels. Dans les années 1960, la Croatie faisait partie de la Fédération Socialiste de Yougoslavie dirigée par Tito. Ce dernier décida de convertir Kupari en camp d'entraînement militaire. Après sa mort, dans les années 1980, les hôtels furent réhabilités et à nouveau accessibles aux touristes. Ceci jusqu'en 1991 quand la guerre d'indépendance croate éclata. Le 15 septembre 1991, Alors que l'Armée populaire yougoslave (JNA) était sur le point d'attaquer Dubrovnik, des navires de guerre apparurent dans la baie de Kupari. Protégés par une petite unité de policiers croates, de nombreux civils quittèrent les lieux. Le premier bombardement retentit le 4 octobre 1991. Les hôtels furent endommagés par

l'avancée des forces de la JNA qui occupèrent la zone. Une fois occupé par l'armée yougoslave, le complexe d'hôtels fut pillé. Après une contre-attaque en mai 1992, les Croates gagnèrent leur indépendance. Entre vestiges de guerre et du tourisme d'un temps révolu, ce lieu mêle des réalités disparates. Les touristes ont repris possession de la plage et la végétation gagne du terrain sur les hôtels abandonnés depuis plus de vingt ans. Récemment, le gouvernement croate parle de remettre Kupari à neuf. Mais le projet de rénovation, estimé à environ 400 millions d'euros, reste en suspens.
J'ai voulu, dans ce projet, proposer un commentaire de cette histoire à travers ma propre expérience du site. Une frontière est quelque chose qu'on dessine, une trace qu'on laisse involontairement ou que l'on construit. Tout en tentant d'intégrer la peinture à l'espace photographique, l'intention ici est de créer un décalage afin de questionner les frontières entre l'image et la matière picturale. « Je peux "refaire" (en imagination) mais pas "défaire" (en réalité). Le passé n'est pas "irréversible" car je peux en changer le sens à présent tous les jours, il est "irrévocable" » (Alain Chareyre Méjan, *Le réel et le fantastique*). Peindre, en soi, est une forme d'appropriation. Et peindre par dessus une photo c'est quelque part "refaire" sans "défaire".

Lucile REY, *Tranchée*, 2014-15, installation au sol, os, sable, dimensions variables.
Dans mon travail, les gestes sont porteurs de sens… Je récupère des fémurs de bovins chez les bouchers de la région, que je fais bouillir pendant de longues heures afin de retirer toutes traces de chair. Les os sont blanchis puis découpés en tranches de 1,5 cm.
En procédant à une relecture du corps et de son format, j'utilise l'os comme matériau et comme module, afin de faire surgir une topographie organique. Par la répétition semi-modulaire de l'os, je tente de mettre en avant le rapport historique et intime que nous entretenons avec la carte. Selon Vitruve, corps et carte sont intimement liés : *« Nec minus mensurarum rationes, quae in omnibus operibus videntur necessariae esse, ex corporis membris collegerunt, uti digitum, palmum, pedem, cubitum »* (Et néanmoins le système des mesures dont la nécessité se manifeste en toute œuvre on l'a emprunté au corps humain comme le doigt, la main, le pied, la coudée).
Découvrir la tranche de l'os, c'est redécouvrir le squelette, et ainsi le donner à voir différemment. Il s'agit en quelque sorte de mettre au jour l'image d'une fouille anatomique/archéologique du corps. De nouveaux lieux émergent en dessinant dans l'espace d'exposition une tranchée avec des tranches d'os. Ces dernières ont « pris racine » et proposent une exploration simultanée d'un territoire et de la mort. Au-delà de nos inquiétudes métaphysiques ou religieuses, cette installation nous rappelle que le corps fait partie d'un tout, au même titre que la pierre, le bois, ou la terre ; « Souviens toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière »...

Céline TISSEUR, *Généalogie(s)*, Petite Œuvre Multimédia, 2014-15.
Par son travail artistique, Céline Tisseur interroge la société contemporaine. Elle questionne notre manière d'habiter le monde, de le créer, de se révolter parfois, au fond de le vivre.
Elle propose ici de mettre en perspective une histoire de l'homosexualité. En mêlant documents d'archives, images personnelles et témoignages, elle propose un récit à la fois politique et poétique où transparaissent les différents temps forts de notre histoire récente concernant l'évolution de nos mœurs. *Généalogie(s)* tisse récit historique et histoire personnelle, qui s'entrecroisent pour nous marquer visuellement et pour interroger nos propres représentations du monde.

Diane TOFFANO, *Frontière*, 2014-15, projection vidéo, durée 38 sec. en boucle.
Cette vidéo reprend différents extraits des films *Le bon, la brute et le truand* et *Il était une fois dans l'ouest* de Sergio Leone. Les scènes s'entremêlent comme différents éléments d'une carte, et tout ce qui définit le cinéma de Sergio Leone est encore perceptible. Cette accumulation cherche à montrer le territoire fictif que le genre « western spaghetti » a inventé : ce film a été tourné dans le sud de l'Espagne (Almería), et il définit cependant très fortement l'image que les Européens ont de l'ouest des Etats-Unis…
Durant 38 secondes, la superposition et les jeux rythmiques établis dans la vidéo entre les scènes extraites du film, établissent une nouvelle perception du récit. Les scènes étant mélangées, retravaillées, ou transformées, l'histoire racontée par Sergio Leone se perd, et chaque spectateur peut s'inventer un récit singulier, entre sa perception réelle des images et ses propres souvenirs du film.

Aurélien VIALLON, *Gizmo*, 2014, 150 x 100 cm, photographie sur papier Canson Infinity Baryta Photo, contrecollage sur aluminium Dibond 3 mm.

Cartographier c'est traverser, nommer, normer, quantifier, retranscrire… Ainsi se créent des signifiants compréhensibles par tous, permettant l'accès, pour celui qui consulte une carte, à un territoire réel ou fictionnel, de s'y projeter à partir d'une surface plane. Mon propos s'attache ainsi au passage entre expérience d'un espace tridimensionnel et planéité, et il s'effectue par le truchement de règles perspectives. Certes, la photographie devient l'instrument de cette transformation, captant le monde et le transcrivant sur le papier. Mais le but est ici d'en questionner les codes perceptifs. Dans ses *Errances*, Raymond Depardon définit un territoire par l'accumulation de clichés. Je cherche davantage à définir l'espace et ses modalités de transcription par la présence constante de lignes de fuites. Ces vecteurs définissent plans et verticales pour créer une profondeur de champ. Ces vecteurs portent un nom, ils forment un « Gizmo ».

YAO Lan, *Feuilles*, 2013-14, feuilles d'arbres découpées, dimensions variables.
J'ai choisi la feuille comme principal matériau dans mon travail, car sa mort et sa renaissance traduisent le caractère cyclique de la temporalité naturelle.
Les nervures de la feuille m'entraînent dans un monde abstrait. Le microcosme de ce réseau rappelle par sa structure celui du macrocosme urbain, irrigué par les rues et les avenues. Mais il s'en rapproche également parce que la feuille ciselée va peu à peu se décomposer puis disparaître, pour renaître sur l'arbre, tout comme le ville qui se renouvelle et renaît sans cesse.
Ciseler est pour moi imaginer, faire et refaire comme la nature. J'aime cette forte intimité avec le monde naturel ; je travaille sur des choses précieuses, sensibles et fondamentales. Ces œuvres sont des voyages entre la vie et la mort tout autant qu'un mouvement introspectif dans le corps humain. Les feuilles cartographiées constituent des paysages mentaux et des voyages perdus dans des mondes improbables.
Je crée des cartes abstraites liés à mon expérience et à mes rêveries dans la nature ; elles symbolisent des paysages de notre inconscient et établissent des connections primitives. En d'autres termes, il s'agit d'une représentation des territoires que nous fréquentons réellement et virtuellement.